L'école, les parents et le Concours Cerlogne

Claudia Maquignaz

Et voici maintenant une illustration d'un moment charnière dans la transformation de la société valdôtaine, dans son appréhension du patrimoine linguistique, dans la perception du patois.

Je me suis beaucoup appuyée sur Alma Perrin. Le soir on se rencontrait : elle était maîtresse à la "sussidiata" de Chatrian, je lui exposais mes doutes, j'avais trois classes. J'ai enseigné aussi à Maen, c'était aussi une "pluriclasse", mais il n'y avait pas encore le Concours Cerlogne.

Ma première participation au Concours remonte à l'année 1974-75, avec ma classe de troisième. C'était moi la seule à Valtournenche, les temps n'étaient peut-être pas encore mûrs pour ce genre d'expérience, car le patois à ce moment-là était en train de glisser dans l'indifférence : c'était quelque chose du passé, à mettre de coté, inutile dans la modernité. Cela a continué pendant trois ans, puis il y a eu la fête du Concours à Valtournenche, alors cette année-là tout le monde a participé.

Beaucoup de familles ont rapidement changé quand elles ont compris que l'école s'y intéressait. On a compris la richesse du patois et tout le monde s'est mis à collaborer avec beaucoup d'énergie : il y avait la volonté de ne pas laisser tomber le patois et toute la tradition. Il fallait s'appuyer sur les grands-parents. Moi-même, j'ai beaucoup compté sur mon père qui était de 1909 et qui avait une excellente mémoire (les vieux mots, les outils, les habitudes de la maison…).

J'ai beaucoup travaillé avec Rosina Pession, nous nous trouvions dans deux salles de classe voisines, il était facile de réunir nos élèves respectifs et ensemble on faisait la synthèse des résultats de l'enquête menée par les enfants au cours de la semaine.

Châtillon, 18/19/20 novembre 1986. Journées d'Information (photo Giampiero Gregorini)

Les classes ne comptaient pas que des patoisants, loin de là. J'avais un élève dont la famille était sicilienne : son père collaborait beaucoup, il disait à son fils comment on disait en sicilien et en même temps le garçonnet a appris les mots en patois tout en portant dans la classe son expérience familiale. J'avais aussi des élèves originaires d'autres communes de la zone (Antey, Torgnon, Challand) : là aussi il y avait de petits échanges, sur la prononciation ou sur certains termes.

Est-ce que c'est le Concours qui a secoué les esprits et fait démarrer cette prise de conscience ou cela était dans les temps ? Même dans les bureaux communaux, à la poste ou à la banque à ce moment-là on pouvait recommencer à parler patois, car avant on vous regardait ahuri, on vous disait qu'on ne comprenait pas, même si cela n'était pas vrai. Toute une série de choses qui ont fait que les gens se remettent à apprécier leur langue.

Il est vrai que certaines familles trouvaient que c'était une perte de temps, quelqu'un d'autre disait qu'il fallait insister plus sur les autres matières… Une année j'ai eu un directeur de Vercelli, c'était l'année de la fête à Valtournenche, après il a compris et aussi apprécié la chose,

mais au départ il était presque contraire et craignait les interférences linguistiques.

Tout a énormément changé dans l'école : chacun travaillait dans son coin, chacun sa classe, peu d'échanges, pas de réunions, on suivait son programme… Les contacts étaient difficiles, c'était même difficile entre Alma et moi, elle à Torgnon et moi ici. On n'avait pas de téléphone jusqu'aux dernières années et encore rien qu'ici au chef-lieu, mais pas dans les autres écoles... Les circulaires, c'était la fameuse "fiduciaria" qui passait les prendre et les porter dans toutes les écoles, pour les faire signer. Des réunions, il y en avait une ou deux par année scolaire. Quand il y avait quelque chose à dire il fallait passer au chef-lieu. À part les JOURNÉES D'INFORMATION, on n'avait pas de relations avec le Centre de Saint-Nicolas.

Tout commençait avec les JOURNÉES D'INFORMATION : elles étaient très utiles, on se concertait, on s'échangeait des expériences, parfois on décidait de se tenir en contact par la suite. C'était très enrichissant : on affrontait la dimension historique, on recevait quelques bases pour l'écriture, c'était important car il y avait beaucoup moins de cours qu'aujourd'hui, moins d'occasions, moins de livres. Les grilles de Madame Schüle donnaient énormément d'idées. Madame Schüle, je l'ai toujours vue pareille, je lui porte une grande affection. Si on avait une question on aimait les poser à Madame plutôt qu'au professeur. Elle était pour nous presque comme une grand-mère.

Elle savait donner des conseils pratiques, elle donnait de l'enthousiasme et puis on se lançait…

Les JOURNÉES D'INFORMATION avaient lieu à Saint-Nicolas. On dormait sur place, on passait de belles soirées. Lea Meynet participait avec moi. On s'organisait entre deux ou trois : l'essence ne coûtait pas cher comme maintenant mais souvent on n'avait pas de voiture…

René Willien, je l'ai connu pour la collaboration avec les deux publications, VIEILLE VALLÉE et LA VALLE D'AOSTA IN BIANCO E NERO. Il est mort quand on était en train de préparer du matériel pour un autre ouvrage. Il avait toujours beaucoup d'idées, beaucoup de capacités, je l'ai beaucoup regretté. Comme les déplacements étaient plus problématiques, il m'écrivait une lettre pour m'annoncer sa prochaine venue, je l'attendais, préparais les photos (que je tenais de mon père qui avait été guide longtemps), il regardait si c'était intéressant. De son côté, il m'avait porté des photos du vieux village de Cignana (mon père était propriétaire d'une part) que nous n'avions pas.

J'ai toujours réussi à relier les thèmes du Concours avec les matières d'enseignement, la préparation se faisait en septembre. Par exemple une année c'était sur le bois : en sciences on étudiait les arbres de l'endroit, en maths on parlait de la mesure des arbres, du poids (système métrique décimal), les noms italiens et français, les arbres qui pouvaient avoir une utilisation médicamenteuse, l'histoire, la géographie, comment on vivait autrefois, ce n'était jamais un problème. On commençait au début de l'année scolaire et on portait de l'avant le thème au fur et à mesure que les liens se faisaient avec les matières d'enseignement. À la fin c'était plus concentré il fallait tout préparer, on écrivait tout à la main, il fallait chercher les photos, aller à Aoste développer les films, le photographe Pane qui comprenait la valeur de ce travail m'aidait énormément, parfois il m'envoyait les photos par la poste pour ne pas me faire revenir à Aoste. C'était tellement différent…

Les élèves de 4e et 5e savaient écrire en patois : en se basant uniquement sur les règles de l'orthographe française c'était beaucoup plus immédiat pour les élèves. Ils écrivaient leurs petits textes, je les revoyais et eux les recopiaient.

Les élèves étaient dégourdis, ils savaient enquêter, obtenir les informations recherchées, ce qu'ils ne savaient pas écrire, ils le répétaient à voix en classe. Ils étaient enthousiastes de ce travail, ils aimaient, surtout l'enquête sur le terrain : une satisfaction.

La fête était une belle journée pour les enfants, pour les maîtresses c'était une fatigue. Certaines années j'avais 24 ou 25 enfants, mais il y avait parfois des mères qui suivaient en voiture, qui donnaient un coup de main…

19e Concours Cerlogne des écoles élémentaires de Valtournenche : Louis Carrel
(fonds Concours Cerlogne)

Je crois que le Concours n'a jamais été spécialement conçu pour créer des interactions le jour de la fête, mais les enfants se parlaient, jouaient un peu, il fallait faire attention à ne pas les perdre. Le lendemain ils racontaient en classe leurs connaissances, les conversations, les doutes survenus à la suite de ces connaissances, ceux de Cogne arrivaient avec leur costume, c'était quelque chose qui frappait leur imagination, une chose extraordinaire.

Les premières années il n'y avait pas encore de chapiteau, l'administration régionale offrait le repas dans les restaurants de la localité, la première année j'ai mené ma classe à Étroubles, puis après c'était le chapiteau.

Je sortais beaucoup avec ma classe : on travaillait bien pendant 15 jours puis on sortait une journée, si on pouvait être deux adultes, c'était mieux, mais si cela n'était pas possible je sortais seule, on allait manger la polenta dans un mayen, sinon c'était pour voir sur place ce qu'on avait appris en classe, les arbres de la forêt, un grenier, un vieil étable, aussi pour laisser les enfants se défouler, sauter, jouer, crier pendant une journée.

Lors de la fête de Valtournenche il y a eu des problèmes avec l'école du Breuil. Le matin de la fête élèves et enseignants se sont présentés sans avoir participé au Concours, ils n'ont pas reçu le pendentif et de là une grande polémique est née, avec un article dans les journaux : ce n'était pas une discrimination, mais ils n'avaient pas participé, seul les participants étaient invités…

Ce fut une belle fête mais ça aurait pu mieux marcher.

On ne faisait pas encore de théâtre, l'école de Valtournenche avait préparé LA CHANSON DU GRAND GORRET, puis il y avait les discours des autorités, qui étaient un peu lourds pour les enfants, tandis que maintenant je vois qu'ils se sont tous bien adaptés aux exigences des enfants. Ils passaient toute la matinée cloués sur place, ce qui pouvait encore marcher pour les adultes et les enseignants mais ne marchait pas du tout pour les élèves, surtout les petits.

Les enfants étaient heureux de savoir que leurs travaux étaient exposés, ils demandaient à voir aussi ceux des autres.

La fête a laissé une trace car depuis qu'il y a eu la fête à Valtournenche tout le monde s'est mis à participer, ils travaillaient tous ensemble, c'est important au niveau de la motivation des enfants quand toute la commune participe. L'attitude générale a changé beaucoup : le patois

est une valeur partagée, beaucoup de familles le transmettent de nouveau à leurs enfants. Même parmi les petits de l'école maternelle quelques-uns parlent un bon patois. Le problème des couples mixtes est toujours là, alors transmettre le patois n'est pas si facile, je l'ai vu avec mes propres petits-enfants : la mère et nous-mêmes nous leur parlons patois, mais le papa ne le parle pas, tout est plus difficile. Si le milieu n'est pas patoisant à cent pour cent, c'est difficile. Il y a des familles qui ont compris que le patois est une richesse, l'un des deux parents ne le leur parle pas mais la transmission se fait quand-même. En nombres absolus il y a plus d'enfants patoisants maintenant qu'il y a 40 ans : à l'époque ceux qui parlaient patois étaient perçus comme des crétins. Quand moi j'allais à l'école si on se parlait patois on nous grondait, on se connaissait tous ici à Maen et on parlait tous patois, pour nous ce n'était pas naturel, ça nous échappait tout le temps. On devait parler italien, pas français non plus, rien qu'italien. Quand les familles ont compris que parler patois ce n'était pas être inférieur aux autres, mais une richesse, alors la transmission a repris et maintenant on parle patois sûrement plus qu'il y a 40 ans.